

ANTIQUITÉ ET HAUT MOYEN-AGE

Le martyrium de l'abbaye Saint-Victor

L'abbaye de Saint-Victor, dont les bâtiments et le cloître ont été démolis à la suite de la Révolution, a heureusement conservé dans la chapelle Notre-Dame de Confession les vestiges de l'époque paléochrétienne : des trois abbayes fondées en Provence au début du v^e siècle, Saint-Honorat de Lérins, l'*Hilarianum* de Trinquetaille à Arles, dont l'emplacement est sans doute indiqué par la chapelle Saint-Genès, c'est l'abbaye marseillaise qui est le seul témoin, actuellement visible, de ces fondations monastiques établies sur des reliques de martyr.

Le monastère fondé par Jean Cassien au début du v^e siècle (415-499) sous l'épiscopat de Proculé, évêque de Marseille (381-428), s'élevait au sud du Lacydon, c'est-à-dire sur la rive opposée de la ville romaine dans une nécropole adossée à une déclivité rocheuse dont le banc de calcaire lacustre oligocène avait été exploité, dès l'époque grecque, comme carrière (à 15 mètres environ au-dessus du N.G.F.). Le caractère rupestre du site, marqué par une forte dénivellation, a imprimé son originalité à l'abbaye.

La première fondation monastique comprenait deux églises, qui auraient été consacrées peu après la mort de Jean Cassien, en 440, par le pape Léon le Grand : l'une dédiée à Notre-Dame et saint Jean-Baptiste, l'autre aux apôtres Pierre et Paul, dont le double patronage, institué à Rome par Sixte III, sera également donné, quelques années plus tard, à une église cémétériale d'Arles.

Après une période d'abandon à l'époque carolingienne, qui correspond à l'installation de l'évêque dans le monastère ⁽¹⁾, celui-ci fut restauré au xi^e siècle sous les abbatiats de Wifred et d'Isarn

1. E. Duprat. « L'église de Marseille et l'abbaye de Saint-Victor à l'époque carolingienne », dans les *Mémoires de l'Institut Historique de Provence*, t. IV (1927), p. 91.

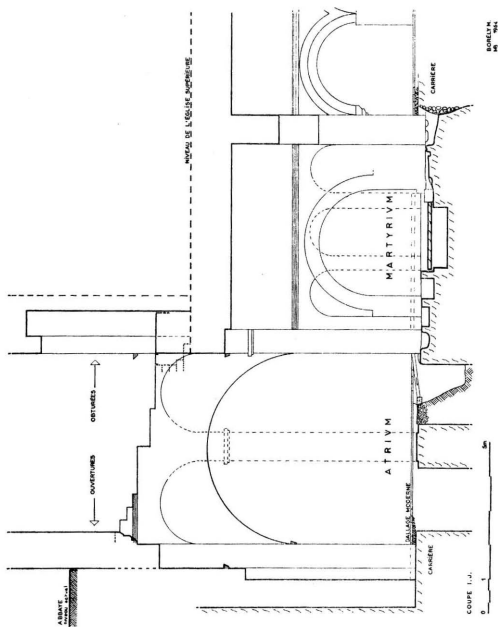
(consécration de 1040) et entièrement reconstruit au XIII^e siècle, ainsi que l'atteste l'épithaphe du sacriste Hugues de Glazinis († 1250), « qui fut à bon droit enseveli dans le temple qu'il a construit « presque » en entier, depuis le premier fondement (*quod primo quasi totum fecit ab ymo*) ». La *Chronique de Saint-Victor* mentionne en effet en 1200 le début de la reconstruction et en 1208 la consécration de l'autel des saints Blaise et Laurent, à l'extrémité sud de la crypte, au sud-ouest de l'*atrium*. Au XIII^e siècle, le *martyrium* et l'*atrium* ont été pieusement respectés, par l'exploitation du banc de carrière, utilisé pour la reconstruction de l'église : le front de carrière détournait régulièrement la chapelle Notre-Dame de Confession sur trois côtés; les colonnes de l'*atrium* ont été soutenues par des « chandelles » réservées au milieu de la carrière, dont le sol avait été nivelé par des déchets de taille (fig. 1). Scène que représente la seule fresque conservée dans les cryptes du XIII^e siècle, montrant les moines taillant les pierres de leur nouvelle église.

La restauration par les Monuments Historiques des cryptes de l'abbaye, qui avait été précédée en 1963 de sondages en vue de retrouver le plan primitif de la chapelle Notre-Dame de Confession et de préciser son antiquité, a mis au jour sous le dallage moderne de celle-ci la plate-forme du rocher ; l'emplacement des piliers du collatéral ouest était marqué par les traces de leur encastrement vis-à-vis des piliers subsistants du collatéral est (fig. 2 et 5).

La transformation au XIII^e siècle du *martyrium* en chapelle, englobée dans les cryptes, avait inversé son orientation primitive sud-nord, obturé l'arcature du collatéral est, afin d'y placer le nouvel autel orienté selon la liturgie et arasé l'arcature du collatéral ouest, transformé en travée de la nef, voûtée d'un demi-berceau⁽²⁾.

Cette plate-forme, de 3 mètres environ de largeur, est occupée au centre par un caveau de 1,15 m de profondeur dans lequel avaient été ménagées deux étroites cuves sépulcrales, orientées nord-sud, de 1,90 m de longueur et 0,57-0,62 m de profondeur, séparées par une cloison monolithe de 0,12 m d'épaisseur, encastrée dans deux feuillures (fig. 2). Les deux sépulcres étaient couverts de

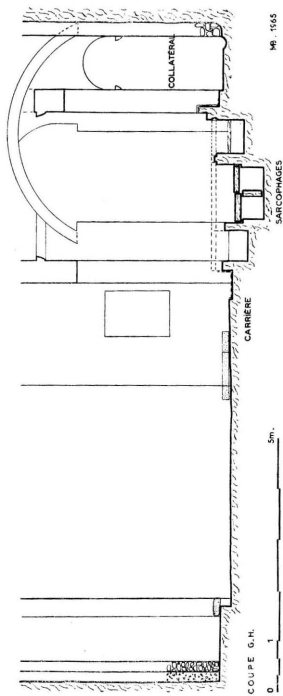
2. Plans et relevés de M. Borely, « L'origine de l'abbaye de Saint-Victor », dans *Marseille, Revue municipale*, n^o 60 (1965), p. 3-13.



l'autel et le front de carrière (relevé de M. Borély).

1. Coupe du *martyrium*, selon l'axe Nord-Sud, montrant l'emplacement de

NIVEAU de l'ÉGLISE



2. Coupe du *martyrium*, selon l'axe Est-Ouest, montrant les tombes jumelles et les sépultures secondaires.

deux lourdes dalles en pierre de Cassis, reposant sur les ressauts du caveau ; de taille brute, sans inscription, elles mesurent 2,12 m et 2,08 m de longueur, 0,67 m et 0,60 m de largeur et 0,14 m et 0,12 m d'épaisseur.

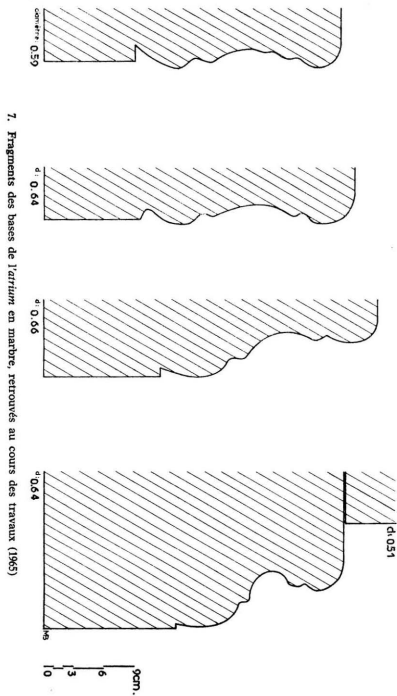
Ce caveau est analogue à celui de la crypte de Saint-Martial de Limoges, creusé dans le tuf vers la même époque et profond de 2,29 m, qui contenait deux sarcophages de granit, vides, dont les reliques avaient été placées au VIII^e siècle derrière l'autel de la nouvelle basilique de Saint-Sauveur ⁽³⁾.

Les tombes géminées de Marseille sont contemporaines ; elles furent entourées de sépultures moins profondes, d'époque paléochrétienne, aujourd'hui dépourvues de couvercles et d'ossements : disposées dans les limites du *martyrium*, qui sera clos au V^e siècle, elles sont orientées nord-sud de part et d'autre du caveau central et est-ouest au sud de celui-ci (fig. 3 et 4) ; en outre avait été creusée une petite tombe d'enfant (long. 1,20 m) plus tardive, au niveau supérieur de la plate-forme (fig. 3). Ces cuves sont toutes parallélépipédiques, mais tandis que les tombes jumelles ne présentent aucun ressaut pour le logement de la tête, au nord, les autres comportent un coussinet, sans alvéole céphaliforme ⁽⁴⁾, ménagé dans le rocher au sud et à l'ouest.

Cette petite nécropole rupestre, dotée d'un autel au nord, à la tête du *martyrium* a commandé le plan de la chapelle élevée au V^e siècle, à l'époque de la fondation de l'abbaye : celle-ci comporte une nef sans transept (3 m de largeur) à doubles collatéraux, dont celui de l'est (1,14 m) seul intact est adossé au rocher et servait d'accès à la grotte de saint Victor et aux catacombes (fig. 5). Située sous la troisième travée du collatéral sud de l'église supérieure, orientée au nord, cette chapelle recouvre entièrement le *martyrium*, dont les collatéraux jouaient le rôle de déambulateurs. La base des piliers de celui de l'est avait été entaillée pour

3. *Carte archéologique de la Gaule romaine*, XIV. Haute-Vienne (1964), n° 44 bis et pl. VIII (Fr. Eygun) ; M.M. Gauthier, J. Perrier, A. Blanchon, « Sépulcre de Saint-Martial de Limoges », dans le *Bulletin de la Société archéologique et historique de Limousin*, t. LXXXVIII (1961), p. 64 ; M.M. Gauthier, dans le VI^e *Congresso internazionale di Archeologia cristiana*, Ravenne (1962), p. 182.

4. Cf. sur la chronologie du « coussinet » et l'apparition tardive de l'alvéole : F. Benoit, « Le sarcophage de Lurs, en Provence », dans les *Cahiers archéologiques*, t. X (1959), p. 28.



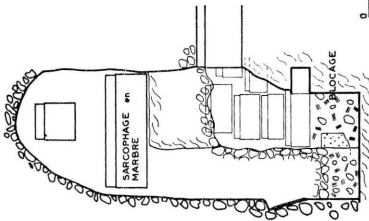
reposer sur le ressaut qui délimite le *martyrium* et qui surplombe de 0,52 m le sol du déambulatoire ; l'emboîtement est nettement visible à l'est et correspond dans le collatéral de l'ouest aux trous d'encastrement des deux piliers qui ont disparu lors de la suppression de ce bas-côté.

La construction paraît être tout entière de l'époque paléochrétienne : la voûte en berceau de la nef, faite sur coffrage, repose sur un bandeau de marbre grossièrement mouluré à double cavet soutenu par des tores. Le bas-côté de l'est a conservé ses voûtes d'arêtes sur coffrage, reposant sur des piliers en pierre de la Couronne, de couleur rose, tranchant sur la couleur blanchâtre du *martyrium*, par l'intermédiaire de chapiteaux cubiques et d'impostes. La douelle de l'arc d'entrée, en stuc rouge, avait reçu une décoration en relief de pampres de vigne avec vrilles, qui paraît être d'origine ; elle est en effet analogue à des fragments de même matière retrouvés à l'abbaye Saint-Honorat de Lérins ; et le dessin était connu à Saint-Victor même dans la dalle de marbre ajourée avec chrisme, d'un cancel aujourd'hui perdu. Le mur oriental de ce bas-côté avait conservé l'arrachement d'un revêtement de marbre, malheureusement en grande partie détruit par le creusement d'un drain d'assèchement au XIX^e siècle.

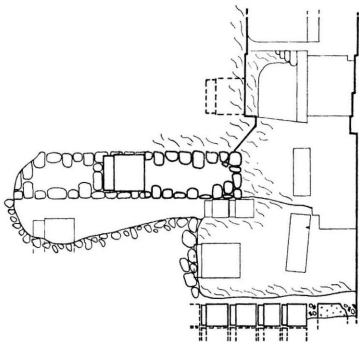
Ce *martyrium* s'ouvrait au sud par un triple portique. Les arcatures reposaient sur des colonnes de granit et de marbre, dont des fragments de bases à gorge évasée ont été retrouvés en remploi dans la maçonnerie de l'arcade du cloître supérieur et dans le comblement de la chapelle Saint-Hermès et dont deux chapiteaux corinthiens en marbre gris sont conservés dans le musée des cryptes (fig. 6 et 7) ⁽⁵⁾. Les colonnes dispersées après la Révolution, ont été remplacées par de massifs fûts cylindriques de pierre. L'intrados des arcs était décoré de mosaïques, dont il subsiste deux témoins, en cubes de pâte de verre, or, rouge, blanc, bleu et vert, dont l'un, très restauré au XIX^e siècle, figure un calice accosté de colombes, d'où s'échappent des rinceaux de vignes, qui rappelle le dessin du cancel ajouré. La découverte, sous le dallage du collatéral est et dans la tombe « A » du *martyrium*, de quelques

5. F. Benoit, « Le musée des Cryptes », dans les *Mémoires de l'Institut historique de Provence*, t. XI (1934), p. 18 et pl. III, 2.

NIVEAU de l'EGLISE



COUPE E.F.

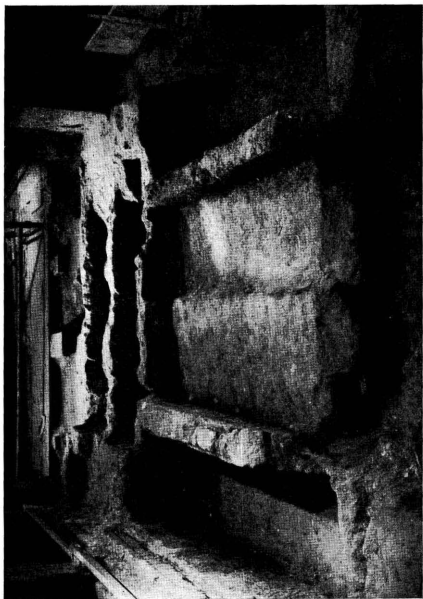


COUPE C.-D.

0 1 2m.

N^o. 1963

8. Le cimetière *introformas* (n^o 3 du plan) (relevés M. Borély)



3. Le *maritimum* rupestre vu du Nord. Les tombes jumelles ont conservé leur dalle de fermeture (1964). La *fenestella* de la tombe A, obturée lorsque le couvercle est placé dans la position normale, est visible sur cette photo, qui montre le chevauchement de ce couvercle dans la mauvaise position où il avait été remplacé au XIX^e siècle.



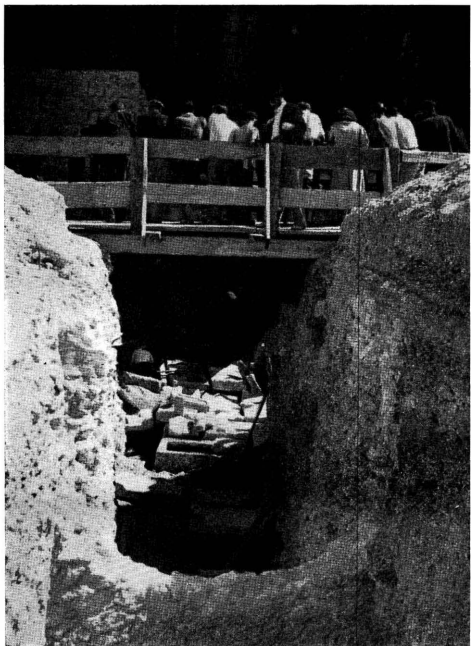
4. Le même *martyrium* vu du Sud, avec l'aire aplanie et le ressaut de l'autel (photo Détaille).



6. Chapiteau en marbre gris de la colonnade de l'atrium (v^e s.)



11. Grand bronze de l'empereur Dèce
scellé au bord Est de l'aire aplanie du *martyrium* (fig. 14)



10. Cimetière de la rue Sainte mis au jour en 1943 au pied de la Tour d'Isarn
(photo M. de Renzis)

cubes de mosaïques en calcaire et en pâte de verre (bleu, vert, or), qui auraient pénétré par la *fenestella* du couvercle, ne peut être une preuve que la voûte de la chapelle et du collatéral était également enrichie de mosaïques, étant donné le bouleversement dont ce caveau a été l'objet au cours des siècles.

L'arcature d'entrée de la basilique et le sommet des murs de l'*atrium* sont soulignés par une corniche en marbre, de tradition classique, avec gorge et cavet, analogue à celle de la basilique de Rustique à Narbonne (445). Ce lieu saint était clôturé par des cancels ou des grilles de fer et son accès à la première travée du collatéral oriental était fermé par une grille, dont on voit la feuillure à l'angle des piliers.

Le *martyrium* et l'*atrium* forment donc un ensemble homogène du v^e siècle, sur le type des *memoriæ* précédées d'une cour hypèthre de Kapljuc, de Marusinac et de Manastirine à Salone ⁽⁶⁾. A Marseille l'*atrium* n'avait d'autre fonction que de recevoir l'affluence des pèlerins qui circulaient autour du *martyrium* par les déambulatoires latéraux, selon l'usage constant dans les cryptes accessibles aux fidèles ⁽⁷⁾.

Ce *martyrium*, à l'est, était attenant à une grotte, taillée en *cubiculum* funéraire ; creusée d'*arcosolia*, elle donnait accès à une galerie de « catacombes », avec *loculi* : l'un d'eux, privé de sa dalle de fermeture, porte encore les restes d'un scellement de fer. Cette galerie accède à un cimetière dit *introformas* ⁽⁸⁾, dont les sarcophages superposés sur cinq et six étages, reposant sur une couche de déblais, atteignent le niveau de l'église supérieure (fig. 8). Les tombes monolithes, munies de leur couvercle en dalle plate, scellé au mortier de tuileau rougeâtre, sont en pierre ; deux sont en marbre sans décor apparent ; elles sont inviolées.

6. A. Grabar, *Martyrium, Recherches sur le culte des reliques et l'art chrétien* (1946), p. 54-57 et fig. 32-35.

7. Fr. Deshoulières, « Les cryptes en France », dans les *Mélanges Fr. Martroye* (Soc. Nat. des Antiquaires), 1941, p. 216.

8. Cf. abbé Cochet, *La Normandie souterraine* (1854), p. 209 ; R. de Lasteyrie, « Cimetières mérovingiens », dans la *Revue archéologique*, t. I (1876), p. 360 ; D.A.C., s.v. « cimetière », t. III, col. 1631.

Dans l'espace restreint dégagé par un travail de sape, deux monnaies du IV^e siècle, un P.B. de Constant I^{er} frappé à Siscia en Pannonie ⁽⁹⁾ et un quinaire de Valentinien II (+ 392) ⁽¹⁰⁾, attestent que cette catacombe était fréquentée dès le IV^e siècle; dans les déblais, fragments de quatre vases de verre ⁽¹¹⁾ et de lampes chrétiennes à queue non perforée, l'une ornée du motif rare du chien avec collier, d'importation africaine ⁽¹²⁾, des tessons de sigillée claire (B et D) et d'assiette « à rebord noirci » ⁽¹³⁾, du type de la vaisselle culinaire trouvée dans la tombe « B », des fragments et un col d'amphore du Bas-Empire, ainsi qu'une inscription sur marbre, incomplète, en deux fragments, au nom de *Messetr(ius)*, âgé de 51 ans, datée de la cinquième indiction. Agrandie au XI^e siècle, enrichie de niches avec colonnettes, dont un chapiteau est orné d'une figure d'abbé tenant la crosse, d'époque romane ⁽¹⁴⁾, cette grotte fut illustrée des légendes saintes de l'apostolicité des Gaules (saint Lazare et sainte Madeleine).

Etabli en contrebas de la falaise rocheuse, sur laquelle étaient construits les bâtiments conventuels à 6,50 m environ de hauteur, le *martyrium* était de plain-pied au nord avec la nécropole *in area* qui dominait la rive sud du Lacydon. Son *atrium* adossé au rocher, était à ciel ouvert et ses portiques latéraux supportaient les passages qui conduisaient à l'église supérieure, selon une disposition qui est attestée, nous le verrons, par la *Vie d'Isarn* au XI^e siècle.

9. DN. CONSTANS/PF AVG. Buste diadémé et drapé à droite R./FEL. TEMP. REPARATIO, avec phénix radié, debout sur un bûcher. A l'exergue SIS (*scia*) (Cohen, 22).

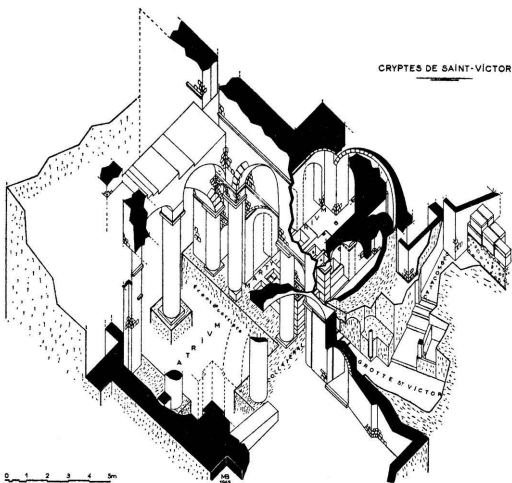
10. DN. VALEN... Buste à droite R./[VICTOR] IA AVGGG., avec Victoire marchant à droite avec palme et couronne (Cohen, 46).

11. Deux flacons à panse bulbeuse à col allongé (forme 103 de C. Isings, *Roman Glass from dated finds*, Groningen, 1957, p. 122); la base d'un second et deux vases à pied annulaire, dont l'un a la panse ornée de dépressions (Morin-Jean, *La verrerie en Gaule*, p. 145, formes 115-116; Isings, p. 142).

12. Cf. lampe du Campo Santo de Pise : D.A.C., t. III, col. 1325, fig. 2796 et sv. « lampes », t. VIII, col. 1142.

13. Rebord évasé épaissi, tranché verticalement, à pâte rouge épaisse, paraissant correspondre au type du III^e-IV^e s. de la stratigraphie de Vintimille selon N. Lamboglia, *Gli scavi di Albinintimilium e la cronologia della ceramica romana* (1950), p. 135, 25.

14. Cf. F. Benoit, *L'abbaye de Saint-Victor et l'église de la Major à Marseille* (2^e éd., 1966), p. 9 et 28. Il n'y a pas lieu de tenir compte de l'hypothèse de M. Gorce, « Vestiges antérieurs aux Grecs à Saint-Victor de Marseille », dans le *Bulletin de l'Institut National Genevois*, t. LX (1960).



9. Vue cavalière de la crypte et de l'église supérieure (dessiné par M. Borély)

La crypte était donc surmontée d'une église haute ⁽¹⁵⁾, dont la reconstruction aux XI^e et XII^e siècles amènera le comblement des Catacombes (fig. 9) — sans doute la basilique des saints Pierre et Paul, à laquelle aurait appartenu le grand autel du musée Borély, que ses dimensions (1,78 m × 1,13 m) ne permettent pas de localiser dans la *memoria*. La superposition de l'église au *martyrium* est en effet courante à l'époque mérovingienne : Grégoire de Tours a montré comment on transformait en basiliques les *memoriæ* qui abritaient un saint vénéré, par exemple à Saint-Pierre de Bordeaux et à Saint-Etienne de Déols ; il ajoutait que ces cryptes étaient parfois des caveaux funéraires servant pour toute une famille ⁽¹⁶⁾.

Ainsi la fondation de l'abbaye obéit-elle à la règle générale des fondations paléochrétiennes, formulée par A. Grabar ⁽¹⁷⁾ : la tombe de martyr ou de saint, dans un cimetière païen, a déterminé l'emplacement d'un lieu de culte, dont la tradition était encore vivante au Moyen âge.

Ce *martyrium* donna naissance à un cimetière *in arca*, dont quelques tombes apparaissent au niveau des cryptes, dans la galerie de la chapelle de la Croix-de-Saint-André. Il s'étendait sur le plateau de plain-pied avec l'église inférieure à l'ouest et au nord de l'église, jusqu'au quartier appelé au onzième siècle *Paradisus* (il a donné son nom aux rues Sainte et Paradis), où s'élevaient les chapelles de Saint-Thyrse et de Saint-Pierre ⁽¹⁸⁾.

Un sondage fait en 1943, à l'occasion de travaux de voirie, au pied de la tour d'Isarn, dans le haut de la rue Sainte, avait mis au jour, à 4,50-5 m de profondeur, une portion importante de cette nécropole (fig. 10), malheureusement sans mobilier funéraire autre qu'une petite fiole de verre à panse sphérique et long col terminé par un bourrelet, de tradition romaine, à pâte épaisse et translucide, avec bulles et filandres, de tonalité verdâtre, du V^e siècle ⁽¹⁹⁾, nécropole dont le dégagement avait été remis à des jours meilleurs.

15. J. Hubert a attiré l'attention sur cette disposition qui n'apparaît pas à Grenoble : « La crypte de Saint-Laurent à Grenoble », dans *Arte del I^o Millennio* (Pavie, 1950), p. 328.

16. J. Hubert, *L'Art préroman*, p. 53.

17. A. Grabar, *op. cit.*, p. 50.

18. P.A. Février, *Le développement urbain en Provence* (1964), p. 63.

19. F. Benoit, « Cimetières paléochrétiens », dans *Gallia*, t. III (1944), p. 260 ; *Cahiers archéologiques*, t. II (1947), p. 11-13 (au musée Borely, 6662, de la tombe 12).

La disposition des tombes, pressées les unes contre les autres, alignées est-ouest, mais aussi nord-sud, en direction du *martyrium*, rappelle les cimetières groupés *ad sanctos* des chapelles Saint-Genest des Aliscamps à Arles et à Trinquetaille.



LE MARTYRIUM. — Le *martyrium* ou « confession » sous le vocable de Notre-Dame était, nous l'avons dit, délimité à l'est et à l'ouest par un double déambulatoire. Le creusement de tombes, à l'époque paléochrétienne, dans cette étroite aire utilisa tout l'espace disponible, sauf du côté du nord, où la plate-forme rocheuse présente une surface aplanie de 1,30 m de longueur sur 0,90 m de profondeur, au niveau même du caveau sépulcral : elle est entourée de trois côtés par un ressaut qui limite le *martyrium* (fig. 4). Du côté de l'est, un restant de mortier rougeâtre, conservé sur 0,25 m de longueur, était encore adhérent à la base du ressaut : on y avait inclus un G.B. ou sesterce de Dèce (249-251), à fleur de coin — monnaie de « fondation » — couverte de concrétions calcaires, qui date le *martyrium* :

IMP. C. M. Q. TRAIANVS. DECIVS. AVG.,

buste lauré et cuirassé à droite. R/PANNONIÆ (fig. 11). Les deux Pannonies voilées debout, en femmes, se tournant le dos et tenant chacune une enseigne militaire (Cohen, 87).

Ce reste de mortier, hors des limites de scellement des couvercles (fig. 14) est de même nature que les traces subsistant sur le ressaut est de la tombe « A » ; aucune autre trace sur les autres parois ; mais quelques fragments retrouvés dans la couche superficielle de cette tombe ont pu s'y glisser lors de l'ouverture du caveau.

Doit-on en déduire que le mortier renfermant le sesterce de Décius aurait servi au scellement d'une dalle de marbre, selon la technique courante pour le scellement des placages, notée encore au ^v siècle dans le collatéral est de la chapelle ⁽²⁰⁾ ?

20. F. Benoit, dans *Congrès archéologique de France. Aix et Nice* (1932), p. 185 (photo placage de marbre) ; *L'abbaye de Saint-Victor*, p. 18. Un second fragment de placage, avec décor de volutes, trouvé dans les restaurations de 1964, conserve des traces de ce même mortier (Fouilles XXXIV, 10 et 29).

C'est sur cet étroit espace que devaient ouvrir les *fenestellæ* ménagées dans les deux couvercles, au-dessus de la tête des « corps saints ». Cette aire, qui ne sera pas modifiée au v^e siècle, n'aurait-elle pas comporté un édicule, analogue à ceux des tombes de martyrs de Salone⁽²¹⁾, avec table d'agapes et autel, selon la tradition paléochrétienne qui unit le culte des martyrs à la liturgie de l'Office ? Le ressaut du rocher qui limite au nord le *martyrium* est creusé de quatre cavités pour l'encastrement d'une table d'autel ou d'une *mensa* pour les agapes funéraires⁽²²⁾. Les montants sont distants d'axe en axe de 0,95 m dans le sens longitudinal et 0,75 m dans le sens transversal — ce qui permet d'en déduire qu'au v^e siècle ils supportaient un autel tabulaire en marbre, du type de celui d'Auriol, qui a 1,02 m de longueur⁽²³⁾.

C'est en effet à cette époque que remontent les cancels de marbre, dont nous sont connus deux éléments de grand intérêt. Au ras de la face postérieure de l'autel et à l'est de celui-ci, deux profondes rainures, d'une largeur de 0,06 m, marquent l'emplacement de cancels, destinés à isoler les fidèles du reliquaire situé sous l'autel et du *martyrium*, selon une disposition courante, qui paraît avoir également existé à Vaison pour le reliquaire de saint Quenin⁽²⁴⁾.

L'un d'eux, d'après Antoine de Ruffi, en « marbre transparent », c'est-à-dire ajouré d'après la description de Millin, était orné du chrisme et d'un canthare avec pampres de vigne et colombes ; il était encadré de deux montants à décor rectilinéaire de losanges. Il avait alors été placé derrière l'autel Notre-Dame de Confession, transféré au xiii^e siècle à l'est ; mais sa place primitive au v^e siècle était sans doute derrière l'autel situé au nord, ainsi que l'indique la rainure d'encastrement. Entré au musée en 1802, avec les antiques des cryptes, ce cancel a disparu avant 1851⁽²⁵⁾.

21. Cf. E. Dyggve, *History of Salonitan Christianity* (1951), fig. V, 6 et VI, 13.

22. *D.A.C.*, s.v. « agape », t. I, col. 818 et « mensa », t. XI, col. 441 ; cf. à Sainte-Salsa, J. Gagé, « Nouveaux aspects de l'Afrique chrétienne », dans *Annales de l'École des Hautes-Études de Gand*, t. I (1937), p. 194 et pl. III, 2.

23. *D.A.C.*, s.v. « Auriol », t. I, col. 3152, fig. 1120 (musée d'Aix).

24. J. Sautel, « Remarques sur quelques autels chrétiens du pays de Vaison », dans le *Bulletin des Facultés catholiques de Lyon*, t. VIII (1950), p. 14 ; et « Nouvelles recherches sur les origines de la cathédrale de Vaison », *ibid.*, t. XII (1951), p. 7.

25. A. de Ruffi, *Histoire de la ville de Marseille* (1696), t. II, p. 131 ; Chan. J. Berenger, *Saint-Victor* (1927), p. 63 ; F. Benoit, *Château Borély. Musée archéologique de Marseille* (1960), p. 40 et fig.

La présence d'un cancel richement décoré et ajouré derrière l'autel laisse supposer, vu l'exiguïté de l'espace, que le *martyrium* était visible sur les quatre faces et que l'autel recouvrait un reliquaire. Lorsque la chapelle sera en effet intégrée aux cryptes au XIII^e siècle, le chevet sera détruit jusqu'aux fondements par l'exploitation de la carrière, dont l'arête est parallèle à l'emplacement de la rainure du cancel.

Un autre type de cancel, également en marbre, à décor rectilinéaire étoilé, a été trouvé en deux fragments jointifs dans les cryptes, le second réemployé dans une réfection au XI^e siècle de la maçonnerie du collatéral est (fouilles XXXIV, 9 et 11), avec un fragment de couvercle en marbre de sarcophage. Il comporte un angle à quatre panneaux (long. 0,33 m ; haut. 0,37 m). L'épaisseur de sa tranche inférieure (0,065 m), qui était amaigrie pour un encastrement, correspond à la largeur de la rainure visible dans le rocher (fig. 12 et 13).

Sa décoration est analogue à celle des cancels à décor étoilé de la chapelle Saint-Calliste, construite par Sixte III, du *titulus Aequitii*, de Saint-Laurent et de Saint-Jean-de-Latran à Rome, de la basilique Saint-Paulin à Trèves et de celle de Saint-Pierre-et-Saint-Paul aux Aliscamps d'Arles, ce dernier au musée de Genève⁽²⁶⁾. Il avait reçu à l'époque carolingienne, sur l'autre face, une décoration de rosaces et de grappes de raisin.

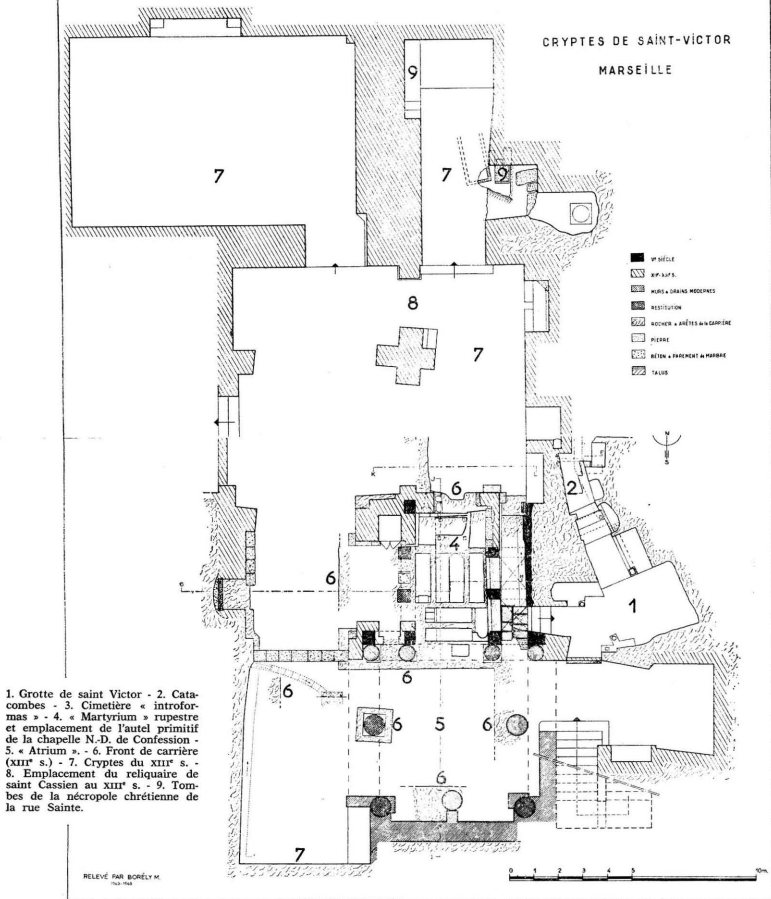
Si cette décoration est contemporaine de la construction cassianite du V^e siècle, l'aménagement du *martyrium* en lieu de culte, où se rendaient les chrétiens aux anniversaires des martyrs, lui est antérieur. Les preuves de cette vénération nous sont données dès le début du IV^e siècle par les offrandes de monnaies trouvées dans les tombes de Maxence, de Constantin, de Valens, d'Arcadius, de Valentinien III, etc., et d'ampoules de verre.

Cette tradition du lieu de culte antérieur à l'abbaye n'apparaît-elle pas dans le privilège accordé en 1040 par le pape Benoît IX, qui aurait consacré la nouvelle église ? Si l'acte est apocryphe⁽²⁷⁾ et

26. F. Benoit, « La basilique Saint-Pierre et Saint-Paul à Arles. Etude sur les cancels paléochrétiens », dans *Provence historique*, t. VII (1957), p. 11 et fig. 1.

27. Albanès, *Gallia christiana novissima. Marseille*, n° 104. La critique d'E. Duprat (*Bulletin historique*, 1922-23, p. 25 ; *Mémoires de l'Institut historique de Provence*, t. XXII, 1947, p. 83), si elle est justifiée pour la forme de l'acte, ne touche pas à l'essentiel, qui est la consécration de la nouvelle église. Cf. F. Benoit, *L'abbaye de Saint-Victor*, p. 27.

CRYPTES DE SAINT-VICTOR
MARSEILLE



1. Grotte de saint Victor - 2. Catacombes - 3. Cimetière « introformas » - 4. « Martyrium » rupestre et emplacement de l'autel primitif de la chapelle N.-D. de Confession - 5. « Atrium ». - 6. Front de carrière (XIII^e s.) - 7. Cryptes du XIII^e s. - 8. Emplacement du reliquaire de saint Cassien au XIII^e s. - 9. Tombes de la nécropole chrétienne de la rue Sainte.

contient des inexactitudes historiques (il recule au temps d'Antonin le Pieux l' « église du martyr » [*martyris monasterium*] ⁽²⁸⁾, désignant alors saint Victor), il mentionne les reliques des saints Innocents, qu'avait rapportées Cassien de Palestine, celles d'Hermès et d'Adrien, qu'un Martyrologe dérivé du Hiéronymien associe à Victor ⁽²⁹⁾, mais aussi celles de Lazare le Ressuscité (cité sans ses compagnes, Marthe et Marie de Béthanie) par confusion, nous le verrons, avec Lazare évêque d'Aix qui avait élu sépulture dans ce *martyrium* — confusion qui sera à l'origine des légendes saintes de Provence, lesquelles ne prendront corps qu'à la fin du XII^e siècle ⁽³⁰⁾.

Les tombes secondaires (fig. 3 et 4), également anonymes, qui entourent le caveau, moins profondes que celui-ci, sont antérieures à la construction de Notre-Dame de Confession, dont les piliers, nous l'avons dit, sont encastrés dans la clôture du *martyrium*. Elles étaient couvertes par des dalles, qui affleuraient le ressaut du caveau, réservé sur 0,55-0,57 m de haut ; il supportait lui-même un second dallage, à 0,40 m environ au-dessus des couvercles des tombes des martyrs, ainsi que le montre la présence de deux feuillures opposées sur la tranche de cette cloison (fig. 2). Ce profond enfouissement sous double dallage correspond-il à une mesure de sécurité contre la violation des tombes de martyrs ? Ou à une « chambre de libation » destinée aux offrandes, en communication avec les sépultures par les *fenestellæ* ⁽³¹⁾ ? Quoi qu'il en soit, ce second dallage surplombait de 0,55 m environ l'aire aplanie du nord et mettait de plain-pied le *martyrium* avec les dalles de couverture des tombes secondaires, qui constituaient peut-être le sol de la chapelle primitive au V^e siècle.

Le *martyrium* subit nécessairement le contrecoup des transformations qui eurent lieu non seulement au V^e, mais aux XI^e et XIII^e siècles, lors des restaurations de l'église. C'est dans ce *martyrium* que fut sans doute inhumé, près de Cassien, Lazare,

28. Cf. sur le sens de ce terme E. Duprat, *Mémoires de l'Institut historique de Provence*, t. IV (1927), p. 89.

29. E. Duprat, « Histoire des légendes saintes de Provence, Saint-Victor à Marseille », dans les *Mémoires de l'Institut historique de Provence*, t. XXI (1944), p. 29.

30. G. de Manteyer, *La Provence du premier au douzième siècle* (1908), p. 38.

31. Cf. une disposition semblable dans la « sépulture-maison » à la Madrague de Saint-Cyr, au IV^e siècle (*Revue d'Etudes Ligures*, t. XXII, 1956, p. 212).

évêque d'Aix (*Papa Lazarus*) déposé en 411 par le maître de la milice d'Honorius, Constance, qui avait repris Arles à l'usurpateur Constantin III et favorisé le nouvel évêque de cette ville, Patrocle, auquel le pape Zosime allait reconnaître les droits de métropolitain sur les provinces de Viennoise et des Narbonnaises. Après un séjour en Palestine en 415, où il avait connu Cassien, comme le suppose H. Marrou, il trouva asile à Marseille auprès de son ami l'évêque Procule, qui aura eu à subir les mêmes rigueurs de Patrocle, évêque métropolitain d'Arles, et du pape Zosime⁽³²⁾. Son épitaphe et par conséquent ses reliques seront transférées au XIII^e siècle dans la chapelle de la Croix-Saint-André, nouvellement construite, où l'avait vue Peirese au XVII^e siècle⁽³³⁾, avant qu'elle disparût à la Révolution. Les reliques de Cassien seront à la même époque transférées dans un sarcophage d'enfant, en marbre de Saint-Béat, du milieu du V^e siècle, soutenu par quatre pilastres dans une travée des nouvelles cryptes⁽³⁴⁾.

L'anonymat du *martyrium*, antérieur de près de deux siècles à ces sépultures, n'en est que plus troublant. Le martyrologe de l'Eglise de Marseille ne mentionne que Victor, qui aurait été martyrisé sous Maximien. Or, l'histoire des persécutions nous révèle que sous l'empereur Dèce le supplice le plus fréquent était la mort sur le bûcher. De nombreux exemples sont attestés non seulement à Alexandrie et en Asie, mais à Rome, à Tarragone (saint Fructueux)⁽³⁵⁾. C'est précisément à cette époque que se réfère l'inscription des deux martyrs marseillais⁽³⁶⁾ : N.. Satrius Volusianus, fils d'Eutychès et ...Fortunatus... *qui vim [igni]s passi sunt*. La chrétienne [Hy]gia, qui a recueilli leur dépouille, leur souhaite le *refrigerium* dans l'au-delà, formule courante au III^e siècle et dont

32. L. Duchesne, *Fastes épiscopaux de l'ancienne Gaule*, t. I, p. 106.

33. E. le Blant, *Nouveau Recueil d'inscriptions chrétiennes*, n° 216 ; D.A.C., t. X, col. 2254 ; G. de Manteyer, *op. cit.*, p. 38, n. 2 ; H.I. Marrou, « Jean Cassien à Marseille », dans *Revue du Moyen Age latin*, t. I (1945), p. 24 ; J.R. Palanque, « Les premiers évêques d'Aix », dans *Analecta Bollandiana*, t. LXVII (1949), p. 381.

34. F. Benoit, *Sarcophages paléochrétiens d'Arles et de Marseille* (1954), n° 112. Sur la disposition des tombes au XVIII^e siècle, voir le plan de [Van Kothén], *Notice sur les cryptes de l'abbaye Saint-Victor-lez-Marseille* (1864), pl. VI.

35. D.A.C., s.v. « Dèce », t. IV, col. 312 ; « feu », t. V, col. 1461 ; « martyr », t. X, col. 2427.

36. C.I.L., XII, 489 ; E. Le Blant, *Catalogue des Monuments chrétiens du musée de Marseille* (1894), n° 1, pp. 35-37 ; D.A.C., s.v. « Marseille », t. X, col. 2249, fig. 7754 et 55. La restitution de l'inscription est fondée sur l'équilibre et l'espace des lettres de chaque ligne.

l'idée s'oppose à celle du bûcher, selon les paroles du Psalmiste au Seigneur : « *Transivimus per ignem et aquam et induxisti nos in refrigerium.* » (Ps. LXV). La régularité de la graphie, non moins que la formule du *refrigerum*, accostée d'une ancre, l'emploi des *tria nomina* et le *cognomen* même de *Volusianus* obligent à la dater d'une haute époque, qui ne peut descendre plus tard que le milieu du III^e siècle (37).

Si l'on remarque que les dimensions de cette plaque de marbre (restituée), de 1,08 m de longueur sur 0,50 m de hauteur, correspondent à celles du front de la « chambre de libation » et de l'aire aplanie, située devant les *fenestellæ*, on peut émettre l'hypothèse que cette dalle, de 0,021 m d'épaisseur seulement, aurait été scellée dans ce lieu de culte, dont le sol a conservé des traces de mortier — pure hypothèse qui ne suffit pas à identifier les martyrs anonymes, dont l'épithaphe est de provenance incertaine.

Reconnue en effet seulement en 1849 par E. Le Blant dans l'ancien Musée d'archéologie, installé après la Révolution au couvent des Bernardines, qui avait reçu les marbres antiques venant de l'abbaye supprimée, classée parmi les inscriptions païennes, elle n'avait attiré l'attention d'aucun érudit par suite de son état fragmentaire. On a depuis proposé de l'identifier, sans aucune certitude, avec « une pierre » mentionnée en 1837, comme ayant été découverte dans les « terres enlevées pour creuser le bassin de carénage » — et déclarée être « un titre précieux pour l'Eglise de Marseille » (38).

Cette identification est d'autant plus incertaine que sa découverte a été signalée six ans après le creusement du bassin de carénage, qui est de 1831 — dont au reste les procès-verbaux de fouilles et l'inventaire sont des plus fantaisistes (39) — et qu'avant la restitution de Le Blant, manquait le mot principal [*igni*]*s* qui aurait attiré l'attention de l'évêque.

37. La date du I^{er} siècle proposée par M. Clerc, *Massalia* (1929), t. II, p. 410, est insoutenable. Je remercie de leur avis J. Carcopino et E. Josi (1954). On comparera l'écriture à celle de l'inscription avec *ascia*, sur pierre, d'Antibes, également cryptochrétienne (*Rivista di Archeologia cristiana*, 1964).

38. M. Clerc, *op. cit.*, t. II, p. 405.

39. F. Benoit, « La constitution du Musée Borély », dans *Provence Historique*, t. VI (1956), p. 15; cf. sur la dispersion des antiques, « Le musée des Cryptes à Saint-Victor », *loc. cit.* (1934), p. 7.

Les circonstances de sa découverte sont donc obscures et si elle vient des cryptes, on doit supposer qu'elle avait disparu de son emplacement primitif avant les restaurations du Moyen âge ou qu'elle n'était plus apparente. Elle n'est en effet signalée ni par Ruffi ni par Peiresc qui ont décrit avec minutie les sarcophages et les inscriptions de l'abbaye, ni par les antiquaires marseillais du XVIII^e siècle qui ont relevé les inscriptions trouvées dans le cimetière de Saint-Victor.

Quoi qu'il en soit, les marques de piété dont ces tombes ont été l'objet, permettent de comparer leur culte à celui des martyrs dont nous avons tant d'exemples dans les chrétientés de Rome et d'Afrique.

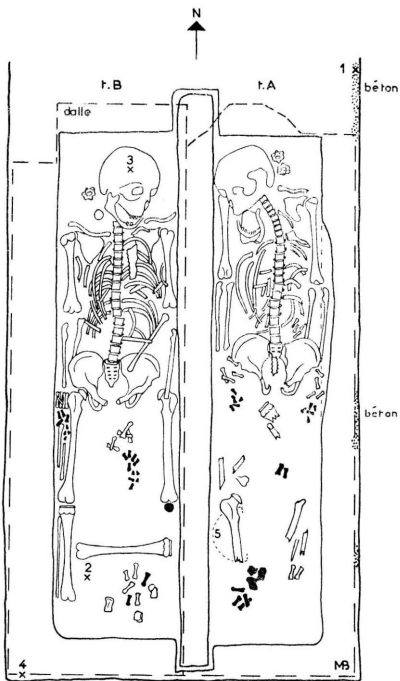
Les deux dalles de couverture longues de 2,12 m et 2,08 m débordent inégalement des deux cuves ; elles présentent toutes deux, du côté du nord, c'est-à-dire de la tête, des ébrasements symétriques et opposés, dont la régularité contraste avec l'ébréchure qu'a subie le couvercle de la tombe « A », sans doute lors d'un soulèvement du couvercle (fig. 3 et 14). Mais les deux ouvertures, taillées avant la fermeture des caveaux, ne correspondent pas aux creux des tombes. Elles n'en évoquent pas moins les *fenestellæ* des tombes de martyrs, qui permettaient aux fidèles d'entrer en communication avec eux, de les voir ou de leur faire toucher les lambeaux d'étoffes (*brandea*)⁽⁴⁰⁾ qui s'imprégnaient de leur vertu ou de déposer des offrandes dans la tombe. La coutume est attestée non seulement à Rome, mais dès l'époque païenne et à l'époque chrétienne à Vintimille, à Saint-Cyr-sur-Mer, à l'hypogée des Dunes à Poitiers, à la nécropole de saint Fructueux à Tarragone⁽⁴¹⁾.

*.

L'enlèvement des couvercles a mis au jour deux squelettes ; ils avaient été conservés par une épaisse couche de limon argileux, qui isolait les cadavres de la tombe et avait été introduit intentionnelle-

40. Cf. *D.A.C.*, s.v. « brandea », t. II, col. 1133 ; s.v. « fenestella », t. V, col. 1356.

41. J. Serra-Villaro, *La necropolis de San-Fructuoso* (1948), p. 115, 157 ; F. Benoit, « Sépulture-maison à la Madrague de Saint-Cyr », dans *Revue des Etudes ligures*, t. XXII (1956), p. 218.



0 20 cm.

d'après croquis originaux

14. Les squelettes dans la position d'inhumation, avec l'indication des couvercles (Relevé M. Borély, 8-10 nov. 1965). 1. G.B. de Décius (atelier de Rome, 249-251). — 2. M.B. de Maxence (atelier d'Ostie). — 3. P.B. de Constantin le Grand (atelier d'Alexandrie, 337-341). — 4. Poterie culinaire, verres, ossements. — 5. Fil de fer sous le fémur droit.

ment, sans doute à cause de ses propriétés conservatrices ⁽⁴²⁾ ; il formait une véritable gangue dans laquelle étaient englobés les ossements et les débris du mobilier des tombes, à demi remplis par les eaux d'infiltration.

Ils reposaient tête au nord, sur le dos, les bras allongés le long du corps. Les tombes avaient été visitées et pillées ⁽⁴³⁾ à différentes époques ; la partie inférieure des squelettes, surtout dans la tombe « A », avait été bouleversée : un fragment de fémur droit de ce squelette à la place du tibia ; la tête du tibia droit à la place du fémur droit et le sternum sur le bassin. Dans la tombe « B » le tibia gauche était en travers, le péroné gauche contre le fémur droit ; le cubitus gauche sur le bassin, disjoint du radius, des phalanges de la main gauche entre les fémurs et une rotule à hauteur du crâne. La colonne vertébrale et le crâne étaient par contre dans la position d'inhumation ; les deux têtes en conjonction apparente avec la colonne vertébrale, étaient toutes deux penchées sur le côté, se faisant face. Deux vertèbres cervicales de la tombe « A », détachées du crâne, étaient au fond de la cuve, à droite de la nuque et dans la tombe « B » une vertèbre cervicale, dans la même position, avec une rotule, à gauche de la nuque.

L'étude des squelettes ⁽⁴⁴⁾ a montré que tous les ossements de chacune des tombes appartiennent au même corps (fig. 14). Le contexte des monnaies, des fragments de verre et de céramique en

42. L'analyse micro-paléontologique de ce limon faite par le doyen G. Corroy a révélé qu'il appartenait à une formation quaternaire de rivage marécageux. Il contient en effet des éléments minéralisés venus du large (gravillons arrondis de calcaire blanc, de quartz jaune en grains usés, débris de roches cristallines (tourmaline, staurotide), des débris de bois ligneux (petits végétaux), des fragments d'insectes, de gastéropodes, d'oursins et de lamellibranches apparemment fossilisés, etc.

L'apport de ce limon dans le caveau, ouvert à la côte 13,91 m au-dessus du N.G.F., n'a pu être fait que par l'homme. Le professeur Corroy avait en effet fait cette remarque en 1922 en visitant un cimetière d'époque barbare à Saint-Dizier (Haute-Marne), dont les cadavres enrobés dans de fines argiles aptiennes (crétacé inférieur) étaient parfaitement conservés. Un tel rite de « momification » montrerait le respect dont on avait entouré « les corps saints » reposant peut-être sur un coussin de végétaux ou d'herbes coupées (Ed. Salin, *La civilisation mérovingienne*, t. II, p. 127).

43. Pendant la période d'abandon de la Révolution, où les cryptes servaient de prison de forçats et l'église de parc à fourrage, fut pillée la chapelle funéraire de l'église supérieure, renfermant les tombes d'abbés et de notables (cf. J. Bérenger, *Saint-Victor*, p. 163, et Van Kothén, *op. cit.*, p. 23).

44. Une première étude a été faite, avant l'achèvement du tamisage du limon, par le D^r Cabot-Briggs, de l'Université Harvard et de la Société d'Anthropologie de Paris (voir *infra*, Appendice). La mensuration des crânes a été faite par le D^r Autissier. Je remercie le P^r Ollivier, directeur du laboratoire scientifique de Médecine Légale, le D^r Vuillet, médecin légiste et M^{lle} Quicke, ingénieur-chimiste au laboratoire de Médecine légale, ainsi que MM. Plaindoux et Borely, dessinateur du C.N.R.S., qui a fait tous les relevés des cryptes.

connexion avec les squelettes, permet d'autre part d'affirmer que ceux-ci remontent à l'inhumation primitive, soit vers 250.

Tombe « A ». — Homme âgé de 35 ans au moins, ayant de graves déformations osseuses dues à l'arthritisme, dents très usées. Le crâne, dolichocéphale, présente une bosse occipitale prononcée, la « déformation toulousaine »⁽⁴⁵⁾ et le frontal une suture médiane. La colonne vertébrale est complète, deux vertèbres cervicales ayant glissé près de la tête, deux autres retrouvées en dévasant le crâne; les os longs des jambes fractionnés.

Tombe « B ». — Homme de 25 à 30 ans, robuste. La vertèbre cervicale trouvée près du crâne ayant été replacée, il apparaît qu'il manque les deux dernières vertèbres cervicales (6 et 7).

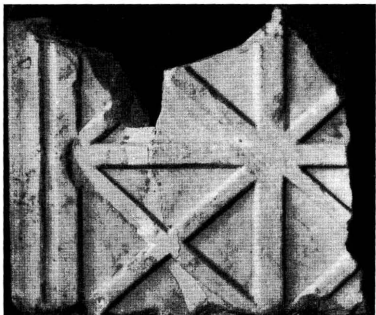
Les squelettes ne présentent aucune trace apparente de brûlure, ni de décollation, l'absence des deux vertèbres du second squelette ne pouvant constituer une preuve certaine de blessure, en raison de leur position et du bouleversement des ossements, dont il manque de nombreux os, principalement des pieds et des mains.

Le tamisage du limon a permis de recueillir dans les deux tombes de nombreux fragments d'écailles de bois, d'aspect moderne, des débris de planchettes en bois de pin d'Alep (coffret ?)⁽⁴⁶⁾ et de petits fragments de charbon de bois, qui peuvent être le résidu de fumigations d'herbes aromatiques que l'on avait coutume de brûler dans les tombes, selon un rite antique qui a persisté jusqu'au Moyen âge.

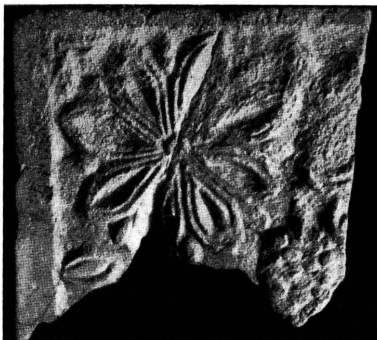
Le bouleversement des squelettes est dû, pour une part, aux nombreux rongeurs, dont les os ont été retrouvés dans les tombes. Mais à ceux-ci étaient associés des ossements d'animaux plus gros, surtout des volatiles (poulets, pigeons), lapins, agneaux, porcelets, poissons (daurades, oursins), qui avaient été charriés dans les tombes par les rongeurs. A quelle époque ? L'aspect ancien de

45. Cf. A. Charpy et A. Nicolas, *Traité d'Anatomie humaine* (1911), p. 368.

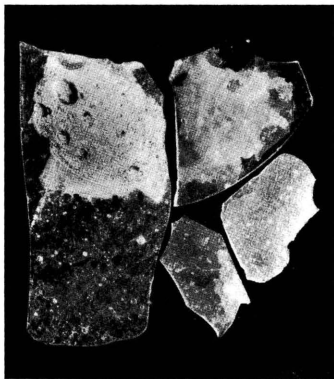
46. Identification du P^r R. Molinier, conservateur du Musée d'Histoire Naturelle de Marseille.



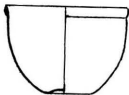
12. Cancel à décor étoilé, en deux fragments jointifs
trouvés en 1932 et 1964 (v^e s.)



13. Revers du même cancel
décoré à l'époque carolingienne (viii^e s.)



15. Fragments de vase de verre avec médaillon doré
(tombe A)



16. Restitution du petit bol en
verre trouvé dans la tombe B
(IV^e s.).



17. Bronze de l'empereur Maxence (tombe B)



18. Petit bronze de Constantin le Grand voilé
frappé après sa mort (337-341)



19. Quinaire des grandes invasions (Goths d'Italie ?) v^e siècle, diamètre 7 mm

certains de ces os ⁽⁴⁷⁾, dont plusieurs étaient au fond des sépulcres, permet de supposer qu'ils représentent les déchets de repas funèbres ou agapes.

Comment expliquer la présence d'une canine ou défense de sanglier de date ancienne, ayant appartenu à une bête de gros poids, et d'os de petits animaux, associés aux débris d'un grand plat ou couvercle à « rebord noirci » (0,13 m × 0,045 m), typique de la vaisselle culinaire du III^e siècle ⁽⁴⁸⁾ et d'un fragment relativement grand (0,054 m × 0,036 m) d'un vase de verre, à paroi très fine (1 mm), enduit à l'intérieur d'un colorant rouge, dans une petite cavité naturelle de la paroi rocheuse (côté sud) de la tombe « B », coincés par la dalle de fermeture (fig. 14) ? Ces fragments n'ont pu glisser sur la tranche du caveau qu'à la suite du soulèvement du couvercle, et le bris de la verrerie ne peut provenir que du pillage de la tombe, ainsi que semble le montrer la présence d'un minuscule fragment de la même ampoule (0,01 m × 0,003 m) retrouvé dans la couche du limon.

Seul le pillage peut expliquer le bris du mobilier dont il ne subsiste que de petits éclats, cinq ou six fragments minuscules de poterie et 75 éclats de verrerie, parfois de 2 à 3 mm de longueur, représentant une cinquantaine de petits vases. Pillage peut-être intervenu lorsque les cryptes servaient de prison de forçats avant que l'église supérieure fût rendue au culte en 1804 et lors de la restauration des cryptes au XIX^e siècle.

La dernière reconnaissance eut lieu en effet vers le milieu du XIX^e siècle, lors de la réfection du dallage de la chapelle sur vouûtains de briques. C'est à cette époque que le couvercle de la tombe « A » fut maladroitement remplacé sur le bord du couvercle voisin, l'interstice étant bouché au plâtre (fig. 3). Sans doute est-ce à ce pillage qu'est due la présence d'éclats de verrerie (l'un est orné de guttules en relief) et de débris de lampes et d'amphores du Bas-Empire recueillis lors de la restauration (février-avril 1966) sous le dallage de tomettes de la crypte nord, datant du XIX^e siècle.

47. Identifications de S. Gagnière, directeur des Antiquités Préhistoriques de Provence.

48. Type différent de celui qui a été trouvé dans les Catacombes (*supra*) : le rebord évasé est très légèrement épaissi et la pâte plus fine, parsemée de petits points de mica doré (Italie ?) : cf. N. Lamboglia, *op. cit.*, p. 83, 62, et p. 139, 34.

Les tombes secondaires, démunies de leur couvercle, furent vidées des ossements et ceux-ci rassemblés dans la tombe de l'est, à l'emplacement de l'autel. Ce rassemblement de reliques (qui ne comporte que quelques fragments de crânes, dont un d'enfant) est attesté par une inscription à l'encre noire, collée sur la paroi interne d'un petit bocal (haut. 0,15 m), soigneusement bouché par un tampon de plâtre ; l'inscription en fragments malheureusement décollés et décolorés par l'humidité ne porte que quelques mots sur trois lignes, lisibles après exposition aux rayons ultra-violetts : « *Haec ossa.. sepulta.. / posita.. corde.. / die..decima...* » (?)

L'époque de cette reconnaissance concorde avec celle qui fut faite de l'une au moins des deux tombes du *martyrium*, la tombe « A » : à la surface de la couche de limon, noyés dans l'eau d'infiltration qui avait envahi la cuve, ont été trouvés des fragments de carton, collés les uns aux autres, appartenant à une pancarte du milieu du XIX^e siècle, ainsi que l'indique un œillet de fer : les fragments conservés portent dans un encadrement vert et noir, plusieurs lettres en capitales rouges ... O I ... R I M B ... et au-dessous 49 en noir ; et en cursives noires [*vén*]érable ... im .. d..

De la même époque datent un gros fil de fer (long. 0,35 m) courbé en forme d'anse, qui était sous le fémur droit et un tesson de bouteille en verre blanc, ainsi que des coulées de bougie.

Ont été recueillis de très nombreux fragments de verreries d'une extrême finesse (de 1 mm à 0,05 d'épaisseur), les uns d'une transparence parfaite, les autres de coloration blanchâtre ou jaunâtre, irrisés, à pâte filandreuse constellée de bulles minuscules dues à une fusion incomplète, des débris de poterie et des monnaies s'échelonnant du début du IV^e au V^e siècle.

Ces offrandes sont postérieures à l'inhumation. Les *fenestellæ* étant normalement obturées (fig. 14), on doit en déduire, que, si les pièces de monnaie ont pu être glissées dans les tombes par l'interstice existant entre le caveau et le couvercle du côté nord, les lampes et les vases de verre et de céramique n'ont pu être introduits que lors de l'ouverture des tombes, pour une reconnaissance, au IV^e siècle.

Les verreries identifiables, d'un très grand intérêt pour la technique du verre, sont d'origine syrienne et datent du IV^e siècle⁽⁴⁹⁾. Elles comprennent deux vases globulaires, décorés à chaud de médaillons ovales, de peinture « émaillée », l'un bleu (long. 0,023 m), l'autre doré (long. 0,018 m) (fig. 15), un fragment de bol décoré de guttules, obtenues par pincement de la pâte encore molle (0,05 m × 0,028 m)⁽⁵⁰⁾, et des éclats de verrerie, à décor linéaire gravé ou poncé; en outre, vers le fond de la cuve, un fragment de verre bleuté transparent, peut-être du III^e siècle, plus épais (0,03 m × 0,023 m; épais. 2 à 5 mm) (tombe « A »).

Dans la tombe « B », ont été recueillis trois fragments de l'ourlet du col d'un petit bol également du IV^e siècle (fig. 16)⁽⁵¹⁾, dont l'un avait glissé dans le limon qui remplissait le crâne. Ses dimensions (hauteur 0,06 m et diamètre de l'ouverture 0,074 m) posent le problème de l'introduction de ce vase dans la tombe, la *fenestellae* étant obturée (fig. 16).

La céramique est aussi fragmentée et incomplète : bec et queue en pouce non perforée de lampe, du type africain et tessons de sigillée claire du IV^e siècle (type « A » tardif et « D » estampée), dans la tombe « A »; et dans la tombe « B » tessons de poterie luisante de l'époque constantinienne et de cruche de pâte crème, dont un fragment analogue, d'un autre vase, était inséré dans la mortaise d'encastrement de la cloison de séparation des tombes. Enfin, venant de la couche superficielle de limon de la tombe « A », quelques cubes de mosaïques en calcaire et en pâte de verre, ainsi que des fragments de marbre de Carrare, dont une baguette polie sur trois faces, ayant conservé les restes d'un colorant rouge (0,03 m × 0,015 m), appartenant sans doute à la décoration du *martyrium* au V^e siècle, ont dû glisser lors d'une reconnaissance des reliques.

49. J. Hackin, *Mélanges syriens... R. Dussaud* (1939), t. II, p. 942; cf. un verre bichrome (n° 1264) au Musée archéologique de Palestine, à Jérusalem.

50. Cf. un petit bol de la nécropole de Barisis (Aisne) de la première moitié du IV^e siècle : abbé R. Lacroix, dans *Gallia*, t. XII (1954), p. 377 et fig. 6, 15; C. Isings, *Roman Glass from dated finds*, p. 131 (forme 96); et W. Habercy, « Spätantike Gläser (Mayen) », dans *Bonner Jahrbuch*, t. CXLVII (1942), p. 268-272 (fig. 10, 11, 13, 14).

51. Petit bol hémisphérique (diamètre de l'ouverture env. 0,074 m), type 96 d'Isings; cf. bols analogues à Barisis (diamètre de l'ouverture 0,088 m; haut. 0,61 m : R. Lacroix, *loc. cit.* fig. 6, 14) et à Bâle, dans une tombe du milieu du IV^e siècle (R. Laur-Belart, « Spätromische und frühmittelalterliche Gräber in der Aeschenvorstadt, Basel », dans *Ur-Schweiz*, t. XXI (1957), p. 8, fig. 5, 7 et 13.

Aucune trace de tissu, ni de parure, à l'exception d'une petite fibule de fer en arc, à charnière, dépourvue de son ardillon, complètement corrodée (long. 0,03 m), sans doute attache de linceul, du type connu à l'époque gallo-romaine ⁽⁵²⁾.

La datation des poteries et de la quasi-totalité des verreries est du IV^e siècle. Il s'agit donc d'offrandes mises dans les tombes, lors d'une reconnaissance ou aux jours anniversaires du martyr. La même observation doit être faite pour les monnaies.

Si la plus ancienne, un M.B. ou *follis* de Maxence (306-312), à l'état neuf ⁽⁵³⁾, trouvé dans la couche inférieure de limon, à hauteur des pieds, dans la tombe « B » (fig. 17), peut indiquer une reconnaissance de la sépulture peu avant la Paix de l'Église, les autres représentent des offrandes, ainsi que le montre la présence dans la même tombe, d'un P.B. de Constantin le Grand, au buste voilé, frappé après sa mort (337) ⁽⁵⁴⁾, trouvé dans la couche superficielle de vase, au niveau de la tête (fig. 18).

Les autres pièces s'échelonnent de Constantin à Valentinien III et à la période des grandes invasions, c'est-à-dire jusque vers le milieu du V^e siècle, époque où fut construite l'abbaye :

— M.B. de Constantin le Grand, au type du Génie du Peuple romain à fleur de coin ⁽⁵⁵⁾;

— P.B. ou quinaires, la plupart incomplets, ayant tous au revers comme la monnaie de Maxence, le type de la Victoire tenant la palme et parfois la couronne, à l'effigie de Valens († 378) ⁽⁵⁶⁾, sans doute d'Arcadius (383-387) ⁽⁵⁷⁾, d'Honorius (? 410-423), de Jean (? 423-425) et de Valentinien III (425-454) ⁽⁵⁸⁾;

52. Type du 2^e groupe selon la classification de L. Lerat, *Catalogue des collections archéologiques de Besançon*. II. *Les fibules gallo-romaines* (1956), p. 24.

53. IMP. C. MAXENTIVS. P.F. AVG. Buste lauré à droite. R/VICTORIA ÆTERNA AVG. N. (Victoire Éternelle de notre Empereur). Victoire courant à gauche tenant couronne et palme. À l'exergue M. OSTI (Ostie) (Cohen, 112).

54. DV. CONSTANTINUS PT. AVGG. (Divus Constantinus pater Augustorum). Buste voilé de Constantin à droite, ayant l'aspect d'une figure de femme. R/Constantin dans quadriges au galop à droite. Exergue : SMALT. Frappé après sa mort (337) par Constantin II, Constance II ou Constant (Cohen, 760), probablement à Albe.

55. CONSTANTINUS P.F. AVG. (Cohen, 209).

56. SECURITAS REIPUBLICAE. Atelier de Lyon (Cohen, 47).

57. Buste jeune à droite : DN. A... AVG. ; R/VICTORIA AVG... (Cohen, 00).

58. FL. VALENT... (Cohen, 12).

— outre des monnaies incomplètes et illisibles, le tamisage du limon a permis de recueillir six petites pièces de bronze (*minutuli*), de 6 à 8 mm de diamètre, illisibles, de frappe barbare, datant de l'époque des invasions; l'une d'elles, attribuable aux Goths d'Italie, à décor de croissants, porte au revers une croix pattée (fig. 19). Elles sont analogues aux monnaies des v^e et vi^e siècles trouvées dans la nécropole des Aliscamps à Arles et dans les habitats installés dans les ruines du théâtre de Marseille, au pied de la butte Saint-Laurent (Château Babon) (59).

On notera l'absence de monnaies médiévales.



LE PATRONAGE DE SAINT VICTOR. — Ce dépôt d'offrandes dans le *martyrium* montre la continuité du culte après la fondation de l'abbaye consacrée par Cassien à saint Victor. Ce culte, anonyme, attesté aux xi^e et xii^e siècles, est associé à celui de la Vierge. C'est en effet dans cette chapelle, devant « l'autel de la Vierge et des bienheureux martyrs », qu'était une nuit en prière l'abbé Isarn, second fondateur de l'abbaye († 1048) lorsque lui apparut le démon sous forme de dragon : le moine préposé à la garde de l'église vit la scène de la partie supérieure de l'église, appelée « cirque », qui dominait l'*atrium* (60).

Si ces deux « corps saints » sont enveloppés de l'anonymat dans les documents du Moyen âge, la date du *martyrium* n'en a pas moins une extrême importance. Elle permet d'authentifier la mission des Sept envoyés en Gaule par le pape Fabien au temps de la persécution de Dèce, missionnaires parmi lesquels il faut compter, d'après Grégoire de Tours (*Historia Francorum*), saint Trophime, premier évêque d'Arles, et plusieurs martyrs, saint Martial de Limoges, saint Sernin de Toulouse, saint Paul de Narbonne, etc. (61).

59. F. Benoît, « Fouilles aux Aliscamps », dans *Provence Historique*, t. II (1952), p. 118 ; « Topographie antique de Marseille », dans *Gallia*, t. xxiv (1966). Je remercie de leur identification M^{lle} Cl. Brenot et M. J. Lafaurie, du Cabinet des Médailles, et M. Carlo Vian.

60. *Acta Sanctorum*, 24 Septembre.

61. Cf. L. Levillain, « Saint Trophime confesseur et métropolitain d'Arles et la mission des Sept en Gaule », dans *Revue d'histoire de l'Eglise de France*, t. XIII (1927), p. 160 ; E. Griffe, *La Gaule chrétienne à l'époque romaine*, t. I (2^e édit., 1964), p. 109-115, dans *Revue d'histoire de l'Eglise de France*, t. XXXVII (1951), p. 48 et dans *Bulletin de Littérature ecclésiastique* (Institut Catholique de Toulouse), 1950, p. 129 ; F. Benoît, « Arles », dans *Villes épiscopales de Provence* (1954), p. 17 ; A. Audin, « Sur les origines de l'Eglise de Lyon », dans *Mélanges... P. Henri de Lubac* (Fac. de Théologie de Lyon, 56), p. 233.

Cet anonymat contraste avec la popularité hagiographique d'un autre martyr, Victor, qui fut choisi par Cassien comme patron de l'abbaye qu'il avait fondée vers 415-419, à son retour d'Égypte.

Les plus anciennes mentions de ce martyr, à la fin du VI^e siècle, émanent de Grégoire de Tours et du poète Fortunat : le premier rapporte que des miracles s'étaient manifestés sur sa tombe ⁽⁶²⁾ et que lors d'une épidémie de peste l'évêque s'était réfugié dans les murs de la basilique de Saint-Victor.

Au VIII^e siècle, deux martyrologues mentionnent son martyre à Marseille, où il avait été soldat (*miles*), au temps de Dioclétien et Maximien (en 290) ; il aurait refusé de combattre et de sacrifier, aurait eu le pied coupé et aurait été torturé sous une meule. La légende s'amplifiera au Moyen âge; on lui associe à Marseille, à Rome, à Alexandrie, en Syrie, deux compagnons, *Corona*, une chrétienne, et *Stercorius* — dont on remarquera les noms symboliques usuels dans les surnoms chrétiens ⁽⁶³⁾. Sa *Passio* relate que Victor et ses compagnons, dont le nombre s'est accru, furent ensevelis dans une « grotte » creusée dans le roc, *in crypta nativo in saxo operose ac decenter excisa* ⁽⁶⁴⁾.

La critique historique de sa *Passio* par G. de Manteyer et E. Duprat a montré le peu de vraisemblance de sa vie, qui dans son dernier état reflète la topographie de Marseille au Moyen âge; elle conclut à un emprunt à des martyrs du même nom, d'Alexandrie ou de Périnthe en Propontide. E. Duprat remarquant très justement que tous les martyrs honorés dans la région d'Aix, Arles et Marseille, Mitre (Demetrios), Genest, Hermès et Hadrien, Victor, portent des noms grecs et sont connus dans le martyrologe des Eglises d'Orient et en particulier de Périnthe, suppose que leurs reliques ont été apportées de Périnthe, peut-être avant Cassien : plusieurs auraient été victimes non pas d'une persécution de Maximien, dont la venue à Marseille avant 310 n'est pas prouvée, mais de la persécution de Dioclétien en Orient en 303 ⁽⁶⁵⁾.

62. Grégoire de Tours, *In gloria martyrum*, 76 ; *Historia Francorum*, IX, c. 22 ; Fortunat, *Carm.* VIII, 3 et X, 10.

63. E. Le Blant, *Inscriptions chrétiennes de la Gaule*, t. II, p. 64.

64. Voir H. Leclercq, *D.A.C.*, s.v. « Marseille », t. X (1932), col. 2211 ; G. de Manteyer, *Les origines chrétiennes de la II^e Narbonnaise* (1924), p. 193 et E. Duprat, « Histoire des légendes saintes de Provence, Saint Victor à Marseille », dans *Mémoires de l'Institut historique de Provence*, t. XX (1943-44), pp. 69 et 90 ; t. XXI (1945-46), pp. 17 et 28.

65. Duprat, art. cité, t. XX, p. 77.

La tradition identifie cette « crypte » avec la grotte qui s'ouvre aux flancs de la carrière, mettant en communication le *martyrium* avec les Catacombes — grotte dite de saint Victor ⁽⁶⁶⁾, qui recevra des adjonctions (tombes sur *arcosolium*) au XI^e siècle et sera illustrée par la légende de l'apostolicité des Gaules et du séjour de la Madeleine et de Lazare.

Y aurait-il eu confusion entre le caveau du *martyrium* et la *crypta* ? En ce cas, les deux squelettes pourraient être ceux de Victor et d'un de ses compagnons. Les reliques possédées par l'abbaye, son chef pour lequel le pape Urbain V, ancien abbé, avait fait faire en 1365 une châsse d'or et d'argent enrichie de pierres ⁽⁶⁷⁾ (aujourd'hui disparue), deux os longs, le tibia droit et une partie du fémur, conservés dans le reliquaire de l'église, les fragments du prieuré de Sainte-Victoire aujourd'hui à Vauvenargues, non plus que le pied momifié du martyr à l'abbaye Saint-Victor de Paris, transféré à l'église Saint-Nicolas-du-Chardonnet ⁽⁶⁸⁾ (disparu en 1933), ne peuvent avoir appartenu aux squelettes du *martyrium*.

Les diplômes du haut Moyen âge mentionnent qu'il est enseveli dans l'abbaye et ne lui donnent pas de compagnon ⁽⁶⁹⁾. Il y fut vénéré jusqu'au début du X^e siècle (904), avant d'être transféré dans l'église-cathédrale, que réintérait l'évêque après s'être réfugié derrière les murs de Saint-Victor, pendant les troubles de l'époque carolingienne ⁽⁷⁰⁾. Son « corps » fut alors déposé en 1122 avec ceux de saint Cannat, de saint Antonin et de nombreuses reliques dans une châsse (*archa*) de la nouvelle église-cathédrale ⁽⁷¹⁾.

Son culte, bien établi à cette date, aurait-il fait tomber dans l'oubli celui du *martyrium*, ou, au contraire, ne le recouvre-t-il pas ? On ne peut qu'être frappé en effet par la coïncidence entre la date de la consécration de l'église et l'arrêt des offrandes de monnaies, vers le milieu du V^e siècle.

66. Le sarcophage des « Amours forgerons », autrefois dans la grotte, sous l'autel de la Madeleine, attribué par Millin à saint Victor (*Voyage dans les départements du Midi de la France*, t. III, p. 156) passait pour celui des saints Innocents (A. de Ruffi, *Histoire de la Ville de Marseille*, 1696, t. II, p. 132); l'autel de saint Victor occupe aujourd'hui un *arcosolium* des cryptes du XIII^e siècle (Van Kothern, *op. cit.*, p. 57 et plan de 1777, n° 21); D.A.C., s.v. « Marseille », t. X, col. 2239.

67. A. de Ruffi, *op. cit.*, p. 119-120.

68. J. Guesnay, S.J, *Cassianus illustratus* (1652), p. 477 ; J. Bérenger, *Saint-Victor*, p. 79. Sur la dispersion de ces reliques, Duprat, *art. cit.*, t. XXI, p. 39.

69. Albanès, *Gallia christiana novissima. Marseille*, n° 48 (822).

70. E. Duprat, *art. cité*, t. XXI, p. 31-34.

71. Albanès, *op. cit.*, n° 139.

Voyons d'abord la première hypothèse. Une telle substitution n'est pas unique dans l'histoire des reliques, dont la popularité obéit à des modes religieuses, à une recherche de la surenchère hagiographique, destinée à attirer la foule des pèlerins. Saint Césaire d'Arles, lors de son retour de Rome, en 514, ne fut-il pas obligé de relever le culte de saint Hermès, tombé dans l'oubli, à *Calcaria*, sans doute Marignane, station avant Berre de la route d'Arles ?

Ce phénomène peut être observé à Arles même ; mais la substitution du patron a été moins rapide et n'a pas entraîné la disparition du culte primitif. Le titulaire de la chapelle cémétériale des Aliscamps, le martyr Genest, dont le culte est diffusé dans le midi de la Gaule dès le cinquième siècle, et auprès duquel sont ensevelis les premiers évêques d'Arles, entre autres saint Honorat, fondateur de l'abbaye de Lérins, fait place à ce dernier lors de la reconstruction de l'église qui lui est dédiée, au XI^e siècle. Cette substitution coïncide avec l'agrégation du prieuré des Aliscamps à la puissante abbaye Saint-Victor de Marseille « pour qui la mise en vedette du fondateur de Lérins était une illustration plus monastique que celle de l'Arlésien Genest »⁽⁷²⁾. Du moins son culte s'était-il perpétué dans une chapelle englobée dans la nouvelle église Saint-Honorat et, de l'autre côté du Rhône, au lieu de son supplice, dans la chapelle Saint-Genest-le-Moustier, au faubourg de Gallègue (Trinquetaille).

Vers la même époque, aux IX^e et X^e siècles, la cathédrale d'Arles, qui avait pris pour patron le protomartyr Etienne, dont le culte avait été diffusé dans la chrétienté à la suite de l'invention de ses reliques en 415, l'associe à deux saints arlésiens, Genest et Césaire, et finalement le remplace par saint Trophime, dont le corps, déjà mentionné à la cathédrale en 972, y est solennellement transféré des Aliscamps en 1152⁽⁷³⁾. Mais cette nouvelle consécration était accompagnée d'une transformation de la légende de Trophime, en accord avec la prétention des évêques d'Arles depuis Patrocle à la primatie de l'Eglise des Gaules : d'envoyé du Saint-Siège avec la

72. F. Benoit, « L'église Saint-Honorat des Aliscamps », dans *Bulletin Monumental*, 1938, p. 15.

73. F. Benoit, *Les cimetières suburbains d'Arles dans l'antiquité chrétienne et au Moyen Age* (1935), p. 9 ; « Le premier baptistère d'Arles », dans *Cahiers archéologiques*, t. v (1951), p. 32 et 57.

mission des Sept selon Grégoire de Tours, Trophime, qui ne tardera pas à être confondu avec un disciple de saint Paul; sera réputé délégué en Gaule par saint Pierre lui-même, ainsi que l'attestent déjà en 450 dix-neuf évêques dans une supplique au pape Léon le Grand. Cette illustration de l'Eglise d'Arles, établie au VI^e siècle, sera affirmée à l'époque carolingienne (74).

Ne serait-ce point à la même tendance qu'aurait répondu à Marseille la substitution à deux saints locaux, sans notoriété, d'un martyr de réputation mondiale, honoré d'ailleurs à des dates diverses, à Rome, à Ravenne, à Constantinople, à Ephèse, à Corinthe, en Syrie, à Alexandrie, en Thébaïde, en Afrique, à Arles même, au Mans et à Xanten en Germanie (75) ?

La topographie des lieux montre cependant que le *martyrium*, recouvert comme d'une châsse par la chapelle Notre-Dame de Confession, est à l'origine de l'abbaye. Le *martyrium* a le pas sur la grotte.

L'anonymat des martyrs, dont le nom n'a été transmis par aucun calendrier hagiographique ni aucun martyrologe, n'est pas une objection — au contraire, la notoriété d'un martyr, sa publicité pourrait-on dire, n'étant pas une preuve de son authenticité. N'est-ce point sous une forme anonyme que l'évêque Valérien de Cimiez, au V^e siècle, donnait en exemple à ses fidèles, saint Pons « le martyr qui avait arrosé de son sang la terre de Cimiez et en était le protecteur », mis à mort sous l'empereur Valérien, dont la tombe sera restaurée sous Charlemagne à la fin du VIII^e siècle, dans l'abbaye dont il devint le titulaire (76) ?

Il ne paraît donc pas, malgré la substitution du nom, qu'il y ait eu rupture avec les traditions liturgiques de l'Eglise de Marseille. Nous devons donc envisager la seconde hypothèse : le patron choisi par Cassien, vénéré, nous l'avons dit, dans de très nombreuses églises d'Orient, dont l'abbaye aurait possédé des reliques, ne l'a-t-il

74. Sur le processus de cette évolution : E. Duprat, « Histoire des légendes saintes de Provence », dans *Mémoires de l'Institut historique de Provence*, t. XVII (1940), p. 146-198 ; F. Benoît, « La basilique Saint-Pierre-et-Saint-Paul à Arles », dans *Provence historique*, t. VII (1957), p. 5.

75. E. Duprat, art. cité, t. XX (1943-44), p. 69, n. 4, et Appendice II.

76. F. Benoît, « *Memoriae* de Marseille et de Cimiez », dans *VII^e Congrès International d'Archéologie Chrétienne* (Trèves, 1965) ; « Les fouilles de Nice et de Cimiez », dans *Actes du I^{er} Congrès historique Provence-Ligurie* (Aix-Marseille et Bordighera, 1966), p. 13-16.

pas été parce que son nom, *Victor*, était le symbole de la victoire du christianisme sur le paganisme et renfermait en lui l'idée du martyr pour la foi ? Nous aurions là un nouvel exemple de l'emploi d'un *signum*, c'est-à-dire d'un surnom ou « sobriquet » religieux, supplétif du nom légal, selon la brillante démonstration qu'en a faite H. Wuilleumier d'après les noms « mystiques » des inscriptions païennes⁽⁷⁷⁾. Son nom « victorieux » aurait recouvert les martyrs anonymes de Marseille, avant que le Moyen âge, peu sensible à ce symbolisme mystique encore tout empreint de paganisme, lui ait fait une vie romancée et l'ait choisi comme protecteur de la ville et patron de la famille vicomtale, en lui donnant une existence réelle, concrète.

L'origine même de Cassien, un oriental, donnerait un certain poids à cette hypothèse, l'usage du surnom étant parvenu d'Orient en Gaule, où il est particulièrement fréquent dès l'époque païenne dans la vallée du Rhône, de la Narbonnaise à Lyon⁽⁷⁸⁾.

Natif de Scythie mineure, c'est-à-dire de la Dobroudja, dans le delta du Danube — pays qui avait reçu comme Marseille l'apport d'une civilisation hellénique au VI^e siècle avant notre ère, Cassien avait été moine à Bethléem, diacre à Constantinople et avait séjourné dans les monastères de Thébaidé avant de fonder l'abbaye de Marseille. C'est également en Palestine que s'était réfugié en 415 l'évêque d'Aix, Lazare, qui, suppose M. H. Marrou, serait revenu avec Cassien à Marseille⁽⁷⁹⁾ : n'est-ce point à la conjonction de Lazare et de Procule qu'est dû le choix de Marseille fait par Cassien pour la fondation de son abbaye avant 419 ?

L'attirance des chrétientés de Palestine et de Thébaidé, non moins que les rapports commerciaux de Marseille avec l'Orient, qui avaient une longue tradition depuis l'époque grecque, n'expliquent-ils pas à leur tour la venue à Marseille de reliques des églises de l'Orient, diffusées par toute la chrétienté, qui sont à l'origine de localisations secondaires ? Parmi tant de reliques conservées dans

77. *Etude historique sur l'emploi et la signification des signa* (1932) ; « Sur quelques inscriptions mystiques de Gaule », dans la *Revue des Études anciennes*, t. xxxvi (1934), p. 466. *Infra* Appendice II.

78. J.-J. Hatt, *La tombe gallo-romaine*, carte et fig. 56.

79. D. Cabrol, *D.A.C.*, s.v. « Cassien », t. II, col. 2348-2357 ; G. de Manteyer, *La Provence du I^{er} au XII^e siècle*, p. 38 ; H.I. Marrou, « Jean Cassien à Marseille », dans *Revue du Moyen Age latin*, t. I (1945) p. 8 et 24 ; « La patrie de Jean Cassien », dans *Orientalia Christiana periodica*, t. XIII, 3-4 (1947), p. 588.

les cryptes, certaines ont un certificat d'origine, celles des Innocents qu'avait rapportées Cassien de Palestine, celles des Quatre Dormants d'Ephèse, parvenues sans doute avec le culte de la Madeleine ⁽⁸⁰⁾, enfin celles de Chrysanthe et Darie qui au VI^e siècle avaient sauvé du naufrage le bateau qui les portait de Rome à Marseille.

La glorification de Victor, à Marseille, port méditerranéen en relation avec les chrétientés de Rome et d'Orient, illustrerait bien le caractère « œcuménique » de son abbaye, où Cassien avait mis en application les règles monastiques expérimentées dans les communautés de Bethléem et de Thébàide.

F. BENOIT.

80. F. Benoit, « La Madeleine et les Dormants d'Ephèse », dans *Provence historique*, t. XII (1962), p. 233.

APPENDICES

I. — SQUELETTES DE SAINT-VICTOR

Squelette A :

Sexe : masculin. Age : 35 ± (?)

Stature approximative : 1 m 63 environ (moyenne de 4 formules de Dupertuis et Haddon).

L'estimation de l'âge est rendue particulièrement difficile par le fait que le rythme d'ossification en général semble avoir été nettement anormal, apparemment pendant (et après) l'adolescence. En plus, les deux surfaces articulaires du pubis manquent.

Quant à l'estimation de la stature, elle se trouve incertaine à un degré indéterminable, à cause des dégâts rhumatismaux qu'ont subis la colonne vertébrale et les articulations sacro-iliaques, qui ont probablement diminué la stature debout plus ou moins. Mes calculs sont d'ailleurs douteux au fond, n'étant basés que sur deux os longs des bras (humérus droit et radius gauche), critères assez fragiles en tout cas. Donc mes chiffres, et pour l'âge et pour la stature de ce sujet, sont présentés sous toute réserve.

Squelette B :

Sexe : masculin. Age : 25 à 30.

Stature : 1 m 64 environ (moyenne de 9 formules de Dupertuis et Haddon)

Dans ce cas, les problèmes de l'âge et la stature sont assez simples. Quant au premier, le rythme d'ossification semble avoir été normal. Une des surfaces de l'articulation pubienne est très bien conservée.

Pour le calcul de la stature, on dispose de tous les os longs dont un radius et un humérus endommagés.

Donc ici mes chiffres pour l'âge et la stature doivent être assez bons.

Marseille, le 10 décembre 1965

Signé : D^r L. CABOT BRIGGS,

Université Harvard et
Société d'Anthropologie de Paris.

II. — SAINT-VICTOR DE XANTEN, EN ALLEMAGNE

La ville, située en Germanie inférieure, sur le Rhin, est voisine de la colline du Fürstenberg, où Auguste avait établi le *castrum*, d'où partit la désastreuse expédition de Varus.

Son nom Xanten, dérivé de *Ad sanctos*, suffit à indiquer la popularité du sanctuaire à l'époque paléochrétienne. Sur la tombe des martyrs s'élève la cathédrale, qui date dans son état actuel du XIII^e siècle.

Les premières fouilles, faites par le D^r W. Bader en 1933, avaient mis au jour deux squelettes âgés de 30 à 40 ans, peut-être des soldats victimes de la persécution de Dioclétien, dont les membres paraissent avoir été rompus ; ils avaient été ensevelis dans une fosse que recouvraient les

débris d'une *mensa*. Fr. Gerke a donné le résultat de cette découverte dans le *Dictionnaire d'archéologie chrétienne* de Dom Leclercq, s.v. "Xanten et Bonn", t. XV (1953), col. 3271 (avec bibliographie).

De nouvelles fouilles depuis 1954 ont mis au jour un autre squelette, décapité, au-dessus duquel avait été construite une *cella memoriae*. L'hebdomadaire allemand *Der Spiegel*, dans son numéro du 20 juin 1966 (n° 26), signale les nouvelles découvertes faites sous le chœur de la cathédrale.

Ces diverses sépultures avaient été l'objet d'un culte, qu'atteste le dépôt de monnaies postérieures à l'époque des persécutions, comme dans le *martyrium* de Saint-Victor ; si les squelettes de Xanten sont anonymes comme ceux de Marseille, leur martyr était commémoré par un reliquaire contenant les ossements du présumé Victor, porté processionnellement le 11 septembre, de Xanten au Fürstenberg.

La multiplicité des lieux de culte de Victor fait supposer que ce saint n'a pas d'individualité réelle et que son nom n'est autre qu'un titre honorifique "*Ehrentitel*", un *signum* (sobriquet religieux) s'appliquant indistinctement aux chrétiens faisant partie de l'*ecclesia victrix*. Ainsi, comme à Marseille, ce nom recouvre-t-il sans doute celui de martyrs authentiques, dont les tombes ont été retrouvées sous le chœur de la cathédrale de Xanten, — malheureusement sans la "monnaie de fondation" qui eût permis de les dater.

Il nous a paru intéressant de donner une traduction de cet article intitulé *Victor überall* (Victor partout...), dont les conclusions sont analogues aux nôtres.

Fernand BENOIT.

VICTOR PARTOUT

« La fête de Victor à Xanten à la fin de l'été est pour l'église catholique un "témoignage vivant" ; mais il est probable qu'elle célèbre un mort qui n'a jamais vécu. La fête religieuse à laquelle participeront le 11 septembre des milliers de pèlerins accourus pour le "grand jour de Victor" a la même valeur que l'exposition de la "Sainte Robe" à Trèves.

Pour la première fois depuis trente ans, les reliques d'un saint du nom de Victor seront portées de nouveau, en procession solennelle, de la cathédrale de Xanten au Fürstenberg.

La masse des fidèles ne doute pas que les ossements consacrés ne soient authentiques. Mais les spécialistes catholiques — historiens et archéologues — émettent des doutes sur l'appartenance de ces ossements à Victor ou à un autre martyr [anonyme].

Les opinions critiques sont de divers ordres :

— Pour le Dr Hugo Borger, du *Landesmuseum* de Bonn, qui a dirigé les fouilles de la cathédrale, de 1954 au printemps de 1966, « les ossements exposés dans le reliquaire sont ceux que le Moyen âge a vénérés comme les restes de saint Victor ; mais, conclut-il, nous ne pouvons même pas dire s'il s'agit d'un martyr ».

— Le Dr Walter Bader, conservateur d'Etat du Ministère de l'Instruction publique pour la Rhénanie-Westphalie, qui connaît lui aussi le sous-sol de la cathédrale, est d'avis que le vrai Victor n'a été trouvé que par la fouille de 1954.

— Le P^r D^r Bernhard Kötting, camérier du Pape et professeur d'histoire de l'église à l'Université de Münster, doute qu'il y ait jamais eu un Victor.

Un chrétien de ce nom — selon la légende — avait souffert le martyre au IV^e siècle. La mention en est faite deux siècles après, vers 580. par Grégoire de Tours ; mais ce n'est qu'en 863 qu'est signalée la tombe du martyr, que le prévôt de l'abbaye de Xanten avait emportée jusqu'à Cologne, pour la protéger de l'invasion des Normands.

Bien que, depuis des siècles, les reliques de Victor soient vénérées pieusement par le peuple, les savants catholiques ont toujours cherché à élucider le problème de son identification.

En 1933, le P^r W. Bader avait entrepris la première fouille sous le chœur de la cathédrale de Xanten : il avait trouvé une double tombe contenant les ossements brisés de deux hommes jeunes. Il lui parut certain qu'il s'agissait de deux martyrs du IV^e siècle, époque où précisément l'on situe la vie et la mort de Victor. Quelques savants supposèrent que l'un des deux serait Victor ; mais Bader n'était pas de cet avis et voulait poursuivre d'autres recherches.

En 1954, de nouvelles fouilles ont été faites dans la cathédrale, sous la direction du D^r Borger, conseiller supérieur du musée de Bonn. Parmi d'autres restes de morts a été trouvé, dans un sarcophage, un squelette sans tête, au-dessus duquel avait été élevé un lieu de culte (*cella memoriae*). Mais Borger reste sceptique : « ici est enseveli un personnage noble, qui a péri nous ne savons quand ni comment ». La raison de son doute est que dans la tombe n'ont été trouvées que des monnales d'une époque postérieure aux persécutions.

Bader, au contraire, qui a surveillé en qualité de conservateur d'Etat les fouilles, est d'un avis différent : « Seule la date tardive des monnales s'oppose à ce que le mort sans tête soit saint Victor ; tout le reste serait en faveur de Victor. »

L'historien, professeur à Münster, Bernhard Kötting croit invraisemblable que les archéologues trouvent jamais les restes de Victor. Des martyrs de ce nom en effet ont existé, non seulement à Xanten, mais à Carthage, Milan, Marseille, *Caesarea* (Cherchel), Barcelone, Genève, Ravenne.

On ne peut donner, conclut-il, aucune explication satisfaisante de la dépendance ou de l'indépendance de tous ces lieux de culte. Dans aucune de ces villes, sauf à Carthage, il n'y a en effet de témoignage daté de l'époque même de la persécution, et dans chacune de ces villes, le nom de Victor fait partie d'un groupe de martyrs. Aussi doit-on supposer que ce nom est un titre d'honneur (*Ehrentitel*) et n'est devenu un nom individuel qu'à une époque postérieure ; ainsi Victor n'ayant pu être *partout* (*überall*) dans ces villes, il n'a été *nulle part* (*nirgend*).